

seuil

(notes sur Kafka, 1)

par Jean-Claude Lebensztejn

Aki était dans l'intérieur bourgeois d'un monsieur (son beau-père?), il était furieux, et arrachait les rideaux et leur tringle. Je sentais le vent de la tragédie. Le beau-père était là, impuissant. J'essayai de les concilier: que t'a fait M. Kafka? – C'est un raciste, il a fait des plaisanteries sur les Suisses. – C'est tout? Mais tout le monde fait des plaisanteries sur les étrangers, c'est un moyen d'éventer le racisme. Les meilleures blagues sont les blagues belges. – Oh oui dit Aki, et il en évoque une. Il se rassérène.

I



écrire: rassembler ses esprits –

(trois ans plus tard. Avais-je oublié que Kafka, à propos de Haydn qui ne composait que paré de sa perruque, aurait dit à Gustav Janouch qu'écrire est juste une manière d'évoquer les esprits?)*

* ou de les conjurer: *eine Art von Geisterbeschwörung*.

Au camp naturiste de Jungborn (Fontaine de Jouvence), où il reste trois semaines durant l'été 1912 (et dont Klaus Wagenbach nous livre, entre autres, l'image assez kafkaïenne reproduite plus haut), Kafka reste généralement en caleçon de bain et note, avec mille autres détails, les pets bruyants de deux messieurs, mais aussi: « 2 beaux garçons suédois avec de longues jambes, galbés et tendus au point qu'on ne pourrait vraiment les parcourir qu'avec la langue », *die so geformt und gespannt sind, daß man nur mit der Zunge*

richtig an ihnen hinfahren könnte. Ce dernier membre de phrase, ainsi que les pets, ont été évacués par Max Brod de son édition; en français, on ne les trouve que dans l'anthologie Kafka de la Pochothèque (Paris, 2000, p. 223). Les éditeurs renvoient à une note de Kafka sur le Kaiserpanorama de Friedland, un établissement de vues stéréoscopiques collectives visité par lui en février 1911. Là, il est frappé par l'effet de réalité-irréalité des scènes italiennes qu'on lui présente: « Les images plus vivantes qu'au cinématographe, parce qu'elles laissent au regard le repos de la réalité. [...] Le sol lisse des cathédrales devant notre langue. Pourquoi n'y a-t-il pas une réunion du cinéma et du stéréoscope sous cette forme? » *Glatter Boden der Kathedralen vor unserer Zunge. Warum gibt es keine Vereinigung von Kinema und Stereoskop in dieser Weise?* Dans une carte envoyée à Brod le même jour, il répète: « Comme le pavement lisse des cathédrales est à portée de langue! »

Plus tard, plus loin, on trouvera d'autres effets de langue, au bord d'une porte-fenêtre donnant sur le vide.

Kafka (Conversations avec Janouch*) décrit le plagiat comme « un petit défaut dans les replis cérébraux, rien de plus ».

* *Mais elles sont, depuis Eduard Goldstücker, suspectées d'apocryphe – le négatif littéraire du plagiat.*

« Nous vivons une époque à ce point possédée par les démons que bientôt nous ne pourrions faire d'œuvres bonnes et justes que sous le sceau du plus grand secret, comme s'il s'agissait d'illégalités. [...] »

– Nous serions donc dans la fournaise ardente, comme il est dit dans la Bible!

– Oui, dit Kafka, c'est un miracle que nous soyons encore là. »

(Elli, Valli, Ottla, ses trois sœurs, moururent dans les camps nazis.)

« Tout éveillé, nous marchons dans un rêve: nous ne sommes nous-mêmes qu'un spectre des temps passés. »

Dans la phraséologie de la droite, la lutte de classes était sanctifiée sous un nouveau nom de baptême, les partenaires sociaux; la gauche en rajouta: un employé s'y faisait appeler *un* collaborateur, une grève devint un mouvement social, et une confrontation un dialogue social (Noël 2000).*

* *Kafka à Janouch*: «*Nous vivons une époque de mal. Cela se manifeste d'abord par le fait que rien ne porte plus son nom exact.*»

Le Procès. Dans la cathédrale: «*Le mensonge se fait ordre du monde.*»

«*Provisoirement satisfait*» du *Médecin de campagne*, Kafka ajoutait, dans son journal du 25-9-1917:

«*Mais le bonheur, je ne le trouverai que si je puis élever le monde dans le pur, le vrai, l'immuable.*» Une lettre du 5 juillet 1922 aggravait ce constat: «*Je ne me suis pas racheté par l'écriture. Toute ma vie j'ai été mort et maintenant je vais vraiment mourir. [...] L'étincelle, je n'en ai pas fait une flamme, je ne l'ai fait servir qu'à illuminer mon cadavre.*» Cette auto-oraison préfunèbre que Kafka tient entre guillemets («*Je chante justement mon finale*», *Ich sage eben meinen Schlußgesang*, écrivait-il un peu plus tôt*) est le discours d'un écrivain qui se respecte. Son sentiment d'impuissance concerne moins son «*génie*» d'«*écrivain*» que la faible vertu des mots de l'écriture: ils ne paient pas le prix de son rachat. C'est pourquoi il voulait «*tout déchirer*» (18-9-1917), détruire son œuvre, *comme écrivait Blanchot en 1945* («*Kafka a peut-être voulu détruire son œuvre, parce qu'elle lui semblait condamnée à accroître le malentendu universel*»): *justement pour qu'elle ne devînt pas une œuvre*, pour qu'elle ne survécût pas à son cadavre. Selon la tradition juive, on pourrait dire qu'il fut un juste.

Pourtant Kafka n'était pas un saint, mais un homme «*diabolique en toute innocence*» (comme il écrit le 23 juillet 1914), dont les graves inhibitions et les calculs impossibles, après avoir fait souffrir impitoyablement plusieurs femmes, se sont retournés contre lui-même: la tête, disait-il, a appelé le poumon à son aide. Dès ses jeunes ans, écrivait Emil Utitz, son camarade de lycée, «*une fine paroi de verre l'entourait. Avec son sourire tranquille, aimable, bienveillant, il s'ouvrait et en même temps se fermait au monde*». L'écriture devint le terrier qui l'abritait, *tant bien que mal*, des menaces du monde.

* Traduction Marthe Robert. De Peter Kubelka: «*La traduction "je chante" de "ich sage" élimine une réussite très kafkaesque. "Sagen" se traduit "dire" et absolument pas "chanter". "Sage" grince, c'est faux selon l'usage réglementé. Mais c'est correct, sobre et sûrement voulu. Kafka ne chante pas, il parle, mais ce qu'il dit est un chant.*» Justement: voir à ce sujet la fin du présent texte. Klossowski traduisait: «*Ce que je dis est mon chant du*

cygne.» *Peut-être: Je dis juste mon dernier chant? On l'aura compris, Kafka est strictement intraduisible.*

Ducasse, à Lautréamont: «*Je remplace... le désespoir par l'espoir*». N'est-ce pas désespérer du désespoir même? Évocation de Novalis, qui tout à la fois écrivait: «*Elle est morte – je mourrai donc – le monde est vide*», et: «*Le paradis est comme dispersé sur toute la terre*». Le désespoir du désespoir remplaçait en lui la douleur sensible par un deuil spirituel, une sorte de désespoir paisible. Si la perte de l'espérance marque l'entrée de l'enfer, le désespoir du désespoir institue le paradis sur terre. La mort n'a plus qu'à suivre.

Blanchot écrivait, du monde de Kafka, que sa lumière «fait de l'espoir l'ombre de l'angoisse et du désespoir».

France Musique. À l'antenne, un producteur-présentateur annonce l'émission qui suit la sienne en écorchant exprès son titre. L'autre (J.-P. Derrien? mais il a les traits et la petite stature de René Jacobs), furieux et menaçant, lui demande à l'antenne de rectifier; le premier refuse et ré-annonce le titre estropié. Le ton monte; on en vient aux mains, j'entends des bruits de vaisselle et de meubles qui se brisent. L'insolent producteur sera sans doute chassé. Je vois dans un coin du bureau de poste la victime écroulée; le public s'active pour lui porter secours. (La lecture du journal de Kafka a de l'effet sur mes rêves.)

Kafka, insomniaque, était hypersensible aux bruits. Séjournant à Schelesen en 1919, il écrit à son ami Oskar Baum, dont le fils Leo avait tourmenté le petit loulou de son logeur:

«*À l'instant justement, les chiens se mettent à aboyer formidablement en bas, chaque nuit ils vengent le loulou sur moi, mais ce n'est pas terrible, les chiens intérieurs sont autrement plus menaçants pour le sommeil.*»



Kafka à 5 ans

II

Toute insistance sur la littérature, même chez Blanchot (« ce tourment de la littérature qui a son manque pour objet »), est de nature humaniste, car, qu'est-ce qui différencie mieux l'homme des autres espèces ? Ni le langage, ni l'art, ni la raison, dont l'existence ou l'inexistence chez l'animal demeurent un problème lié à la détermination humaine de ces concepts. Mais la littérature est d'emblée humaine, et *concentrer l'attention sur elle* est fermer la frontière entre l'homme et l'animal. Mais Kafka, tout en parlant de sa « vocation littéraire » (2 mars 1912), tout en répétant : Je ne suis rien d'autre que littérature – *Da ich nichts anderes bin als Litteratur*, 21 août 1913 –, transgresse cette frontière *en s'animalisant, lui-même* et sa littérature*. Chez lui, dont le père si redouté a placé le nom sous l'emblème du choucas, le singe, les chevaux, les souris, les chiens, le monstrueux insecte, la taupe géante, les chacals, *la cigogne*, le moineau, *la martre*, *le dragon vert*, le léopard, *l'agneau-chat* et *la bobine*, ne sont eux aussi que littérature. Mais que veut dire une littérature qui n'est plus le propre de l'homme ? *Litteratur* était ici à l'usage d'un étranger, le père de Felice Bauer sa fiancée ; mais à l'intention de celle-ci, trois jours après, il préférait parler d'écriture : « Pas un penchant pour l'écriture, *nicht ein Hang zum Schreiben*, chère Felice, pas un penchant, mais moi tout entier. »

* *Journal*, 17-18 [18-19] mai 1910 (nuit de la comète) : *ai par moments entendu, de l'intérieur de moi-même, incidemment, comme le gémissement d'un jeune chat, mais bon.***

18 septembre 1912 :

Quatre hommes mangeaient un rôti de chat délicatement préparé, mais trois d'entre eux seulement savaient ce qu'ils mangeaient. Après le repas ils se mirent à miauler, mais le quatrième ne voulut pas le croire, il ne le crut que lorsqu'on lui montra la peau sanglante du chat, il ne put pas courir assez vite pour aller rendre dehors tout ce qu'il avait mangé et fut malade pendant deux semaines.

** Je ne retrouvai pas ce passage dont je me souvenais vaguement, malgré plusieurs lectures que je croyais attentives du journal. En tapant Kafka+chat, je le récupérai par l'entremise de Google, qui me donna en outre les informations suivantes :

[Chats perdus et trouvés en Belgique - N° 725 - KAFKA EST RETROUVÉ ...](#)

Kafka Mon chat Kafka n'est pas rentré à la maison depuis le vendredi 2 mars 2007, rue Castor, 24 - 1421 Ophain. Kafka est un grand mâle castré de 5 ans, ...
chatsperdus.skynetblogs.be/post/4250290/n-725--kafka-est-retrouve--1421-ophain - 257k - [En cache](#) - [Pages similaires](#)

[Kafka sur le rivage de Murakami Haruki](#)

Dire que Kafka Tamura, un ado de 15 ans fugue du domicile paternel pour échapper à ... qui sait parler aux chats et aux pierres, et Kafka, un adolescent en ...

www.ratsdebiblio.net/murakamiharukikafka.html - 26k - [En cache](#) - [Pages similaires](#)

Or, Kafka (Franz) disait haïr en secret (il l'empêchait d'écrire et, faute de sable, faisait ses besoins partout) le chat qui partageait sa chambre à Zürau en 1917, chat que sa logeuse lui prêtait pour tenir en respect le peuple des souris dont le vacarme inlocalisable tourmentait ses nuits.

À l'instar de l'invité des morts et du chasseur Gracchus flottant entre la vie et la mort, Kafka dans son écriture associe et mêle des zones que le rationalisme des hommes préfère tenir séparées : ainsi l'animal et l'humain. Chacals et Arabes* s'aiment et se haïssent à mort, partagent la même humanité, la même animalité. Ils saignent les moutons ou sucent le sang des charognes ; de leurs gueules ouvertes, du creux de leurs aisselles soufflent des odeurs âcres, infernales. Et ils parlent la même langue, s'étreignent de leur haine. Chez Kafka, dans sa vie même, vie et mort s'étreignent ainsi.

* *Sont-ils eux-mêmes – des chacals et des Arabes –, sont-ils autre chose ? Juifs et Arabes, par exemple, ou Juifs et Juifs, ou... L'écriture fabuleuse, parabolique de Kafka ouvre la question et la laisse sans réponse, sans point final*

(Chacals et Arabes parut en 1917, avec Communication à une Académie, dans la revue *Der Jude (le Juif)*. En mai, Kafka écrivait à l'éditeur, Martin Buber : « Je vous prie de ne pas nommer ces morceaux Allégories [Gleichnisse], ce ne sont pas vraiment des allégories ; si vous voulez un titre commun, alors le mieux serait peut-être "Deux histoires d'animaux". »)

Es sind nicht eigentlich Gleichnisse. L'écriture narrative de Kafka, en effet, évoque celle des fables et des paraboles, mais elle en diffère en ce point : celles-ci – fable du choucas ou du geai paré des plumes du paon, parabole du semeur – comportent un double sens, généralement établi dans le texte même : le sens propre du récit (l'oiseau indument paré, les semailles perdues ou fertiles), et le sens figuré, la « morale » (le glorieux ou le plagiaire ; la parole de Dieu). Même s'il y a réticence du fabuliste ou du prêcheur par paraboles (« Je m'en tais » ; « Entende, qui a des oreilles ! »), le sens second demeure inaliénable ; tandis que la narration de Kafka évoque incessamment un tel sens et ne le justifie jamais.

Un texte tardif, qui a suscité d'innombrables commentaires, met en scène une telle évocation : il tourne autour du mot *Gleichnis*, image, figure, métaphore, allégorie, parabole. Quand un sage, dit-il, dit : « Va au-delà », cette parole va au-delà de son sens propre – va de l'autre côté

de la rue – ; elle va vers un au-delà insaisissable. Beaucoup se plaignent.

« Là-dessus quelqu'un dit : À quoi bon vous débattre ? Si vous suiviez les figures [*Gleichnissen*], vous seriez vous-mêmes devenus figures et ainsi déjà libérés de la peine quotidienne.

Un autre dit : Je parie que cela aussi est une figure.

Le premier dit : Tu as gagné.

Le second dit : Mais hélas seulement en figure.

Le premier dit : Non, en réalité [*in Wirklichkeit*] ; en figure tu as perdu. »

Ailleurs.

« Tu connais donc ton but ? » demanda-t-il. « Oui », répondis-je, « je l'ai déjà dit, "loin-d'ici", tel est mon but. »

La fin de *Deathdream*, le film de Bob Clark, semble reprise du bref récit de Kafka, *Un rêve* (Josef K. * creuse sa propre tombe pour s'y plonger). Influence, consciente ou non ? fantasme migratoire ? Plus kafkaïen que le film de Welles, je trouve.

Le rire sans poumon d'Odradek.

* *Hétéronymes* : Oskar M. – Eduard Raban – Georg Bendemann – Karl Rossmann – Gregor Samsa – Josef K. (trois fois, au moins) – Blumfeld – Gracchus – K. – Josefina. Cf. le journal du 11-2-1913.

Kafka a relevé l'identité de plusieurs de ces fantômes ; d'autres — Wilhelm Emrich, Klaus Wagenbach — ont pu compléter cette liste (graculus = choucas). Choucas, kavka en tchèque, est l'icône du père, le logo de son en(tre)prise : Galanteriewaren en gros. Il est inouï qu'un conflit œdipien aussi exagérément individuel ait engendré un tel univers, cette prophétie apocalyptique.

(Dans le petit récit chinois *Une vieille page*, les choucas sont associés aux nomades du nord qui ont envahi la place du palais impérial et mangent avec leurs chevaux la chair vivante des bœufs qui meuglent. « Ils se comprennent entre eux à la manière des choucas. Sans cesse on entend ces cris de choucas. » « Ce dont ils ont besoin, ils le prennent. » 1917.)

(à suivre)